

« Pourquoi écrire ? »

Pourquoi on écrit est une question à laquelle je peux répondre à coup sûr, me l'étant si souvent posée à moi-même. Je crois que nous écrivons pour affiner notre perception de l'existence, traduire l'innommable, surmonter les haut-le-cœur dus à l'indigence ou la gloutonnerie du réel. Nous écrivons pour charmer et consoler les autres, acquérir un attirail de sensations rouge clair, pour ne plus bâillonner les maux qui nous ont trop souvent siphonné le ciboulot. En l'occurrence, nous écrivons pour donner une sérénade aux êtres qui nous sont chers, ou pour atterrir dans les pensées d'une personne à l'allure joviale. Nous écrivons pour consigner le voyage à travers le labyrinthe, et pour élargir notre univers lorsque nous nous sentons étranglés par l'âpre solitude.

➔ **fin dictée jeunes de 10 à 15 ans**

À l'instar de Voltaire qui déclarait : « Mordu du chien de la métromanie, le mal me prit, je fus auteur aussi », nous écrivons comme les oiseaux pépient. Avez-vous déjà entendu le chant du Petit Gravelot, du Bécasseau de Temminck, du Merle noir des Açores, ou le glapissement séraphique du Faucon de l'Amour ? Ceux qui s'émerillonnent face à la page blanche savent que leur enjouement est dû au nom croquignolet d'un petit oiseau de proie. Comme l'écrivain sur son séant, ce rapace qui figure sur les timbres des îles Féroé peut rester près de **cinq-cent-quatre-vingts heures*** d'affilée à l'affût posé sur un perchoir. Pas de ces oiseaux à tenir dans le bec un camembert, mais plutôt un Bleu du Vercors-Sassenage, un Ossau-Iraty qui vient des Hautes-Pyrénées, un Trappiste de Belval originaire du Pas-de-Calais, ou une part de Belle des champs.

Bien sûr, d'aucuns se sont laissé tenter par la littérature comme les canards caquètent dans le clapotis d'un monde soumis aux cataclysmes et aux krachs financiers. Ceux qui lantiponnent au lieu de venir au fait, ou qui composent des romans pour guérir de leur garrulité. Loin de ces obscènes borborygmes, d'autres épanchent leurs grièves peines sur du papier vélin, exempt de vergeures, comme les peuples primitifs dansent leurs rituels immarcescibles. Lorsque je n'écris pas, je sens mon univers rétrécir. Je sens que je perds mon feu, ma couleur épithéliale. Écrire devrait être une nécessité, comme la mer a besoin de se soulever. Et j'appelle cela respirer.

➔ * Recommandation de l'Académie française de 1990 – accepter aussi « cinq cent quatre-vingts heures ».